

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



De Madeleine Ferron

Un Singulier amour de Madeleine Ferron, Montréal, Boréal, 1987, 195 p., 14,95\$.

Claude Sabourin

Numéro 49, printemps 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38579ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sabourin, C. (1988). Compte rendu de [De Madeleine Ferron / *Un Singulier amour* de Madeleine Ferron, Montréal, Boréal, 1987, 195 p., 14,95\$.] *Lettres québécoises*, (49), 42–44.

De Madeleine Ferron

Un singulier amour de Madeleine Ferron, Montréal, Boréal, 1987, 195 p., 14,95\$.

Bienheureux que «La Petite Heure» se termine sur les trilles cristallins qu'égrènent de fragiles syrinx, qu'ainsi par la mélodie des oiseaux la dormeuse revienne à la vie, remonte de l'abîme. Surgi de la culpabilité, un cercueil dans une embarcation s'approche. La lumière, le paysage ajoutent au malaise : le cauchemar. L'eau grise, opaque, recouvre tout; le ciel opaque. C'est l'affolement : vider le cendrier, replacer les draps, cacher la cravate. Que plus rien ne paraisse! Bon gré mal gré, la lecture se fait, devient hystérique : à l'égal de la narratrice pétrifiée, il faut quitter cet univers moite, froid, glacé, de chair morte où les poignées de cuivre de la boîte «aux extrémités effilées» (p. 194) sont au nombre des rameurs approchant toujours. Faut-il se surprendre de la mort jouant ainsi l'allégorie? Ou se choquer d'un spectre anglo-saxon,¹ prétexte à discours sur l'intolérance? Chez Madeleine Ferron, non! *Cœur de sucre*² l'avait bien montré : mort, maladie, agonie et cercueils sont au centre d'écrits qui ne banalisent pas ses thématiques.

N'eût été «La Redingote», le recueil aurait été impeccable. En effet, on s'enquerra de sa pertinence dans ce livre, alors que *Cœur de sucre* s'en serait bien accommodé! Le fil conducteur des amours perdues³ que poursuivrait l'auteure s'interrompt en ce lieu, avec ce conte; et surtout avec ce ton, cette manière qu'a le conte. Non pas que le genre et le thème soient antinomiques ou vulgaires, mais qu'avec son idiot-de-la-famille-du-village)-pas-si-bête-que-ça-dans-le-fond il vienne faire des galipettes dans un recueil de nouvelles où la tendresse l'enlève à la passion, à la folie, à la tristesse, au désarroi, mais où aussi le réalisme joue de son poids, cela dérange un peu. Le tir n'est plus le même.

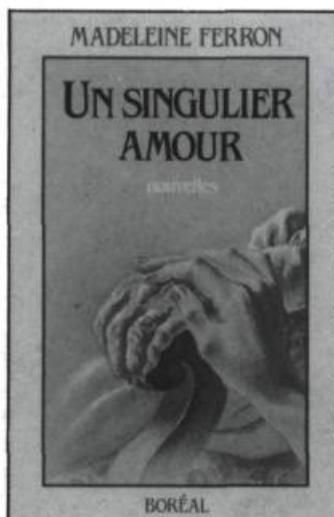


Madeleine Ferron

Des trois textes qui le précèdent, on doit saluer «Le Matin» et «Le Voyage à Percé». Du «Matin», c'est la force, la cohésion des parties qui retient l'attention. Si le matin dont parle Madeleine Ferron en est un «de septembre où traîne une langueur d'été, un matin qui a la douceur d'un sursis.» (p. 23), on peut s'assurer que la promenade mènera quelque part, que la flânerie dans le Vieux-Québec sera de la partie et que le sursis aura été trop bon... Minceur d'intrigue, mouvance de l'image — on en vient même à se demander sur quoi porte

la nouvelle —, mais efficacité dans la chute, rapide comme l'éclair. Cela vaut d'ailleurs pour une bonne partie des textes. Un simple paragraphe, une ligne finale où tout se dit, où tout se concentre. Ferron écrit simplement, cherche la clarté, la transparence de l'expression; aussi, est-il rare que l'insolite habite l'œuvre.

«Le Voyage à Percé» crée son intrigue autour d'une femme solitaire, bien coiffée, bien vêtue, que seul le train sait reconforter. Sa personnalité discrète, timide, fragile éveille l'intérêt — la compassion? — de covoyageurs aux prises avec des problèmes de bagages au sortir du train. On lui offre le transport jusqu'à l'hôtel. Elle accepte. On l'interroge et s'étonne de ses réponses. Soudain elle demande de s'arrêter au restaurant. Puis elle disparaît, sans doute vers les trains. Et le souvenir de la femme triste, au regard perdu, qui portait un imperméable transparent et des gants blancs traverse parfois la mémoire d'une voyageuse. Telle est la fin de cette histoire simple et d'une remarquable beauté. Avec «Dolorès II», «Les Vendeurs du temple», «Le Déménagement», «Page de journal» et «La Petite Heure», ces nouvelles figurent parmi les meilleures du recueil. En fait — outre «La Redingote» qui relève du conte —, il n'y aurait que «C'est la vie» et «Les Grains de folie» qui ne se rendraient pas à la règle de l'unité. Tenant compte du ton et de la facture de l'ensemble, «C'est la vie» rappelle plutôt le téléroman 1° par son trait d'actualité : l'inceste père-fille; 2° par la facilité de l'intrigue; 3° par sa tendance au stéréotype. Tout comme la danseuse du bar-motel de campagne, le père taciturne n'a rien d'un personnage singulier. «C'est la vie»? C'est monsieur Lambert, la façon qu'il a de «contourner[r] toujours les problèmes existentiels, les situations difficiles, les histoires de mœurs, les conflits familiaux, en décrétant que ça ne sert à rien de se casser la tête, [qu']on y peut rien, c'est la vie!» (p. 85). Quant aux «Grains de folie», la caricature y est trop évidente et l'on sent



FRANCHIR LA PORTE

que l'auteure mord à pleines dents, cynique, dans sa critique de l'arriviste, du jeune professionnel. La nouvelle en elle-même est excellente, la fin excitante, et l'humour est certes le bienvenu : «Dolorès I» est irrésistible pour sa scène de ménage baptiste; «Pages de journal» amuse par la juste ironie observant la vie mondaine, la ville-bassin-culturel et Outremont et ses manies. Mais le ton de «Grains de folie» est hors catégorie. Caricature serait le mot.

Transparence n'est pas synonyme de repos. Il faut voir la performance d'écriture, dans «Le Déménagement» (sans doute la meilleure nouvelle du recueil), où Irène Bellerose circule constamment entre l'euphorie et la dépression; l'angoisse s'y ajoutant et les coliques, symptômes de colère! Quelle rage mais aussi quelle tristesse de ne pouvoir exprimer son amour de la nature sans paraître illuminé. Comment dire aujourd'hui avec des mots «les valeurs humaines, la profanation de la nature, l'esclavage de la consommation, et tout le reste» (p. 110)? C'est cette triste vérité que révèle «Les Vendeurs du temple».

Mais *Un singulier amour* rapporte aussi les bonheurs : la douceur d'un matin, d'une promenade, d'un boisé urbain; chasser les racines d'un rosier; retrouver l'amie perdue; ne plus vivre le passé, mais s'offrir l'avenir. C'est la conclusion de cette merveille qu'est «La Petite Heure». C'est ce que Dolorès apprend à monsieur Lessard, et c'est ce que tente de vivre la belle Irène et que goûte jusqu'à l'ivresse Marie : l'heure présente. Là peut-être se trouve le fil conducteur du recueil! □

Claude Sabourin

Notes

1. Sophia Wells, de la première nouvelle du recueil *La Dame en gris*.
2. Montréal, Hurtubise HMH, 1966, 219 p.
3. Fil conducteur du recueil, selon ce qu'en dit le prière d'insérer.

Les Interdits, nouvelles de Daniel Marcoux, Montréal, Guérin littérature, 1987, 213 p., 14,95\$.

Les six nouvelles qui composent ce recueil se caractérisent par leur homogénéité, autant du point de vue de l'univers dans lequel elles se situent que par rapport aux procédés mis en œuvre dans chacune d'elles.

Le réalisme généralement sordide de l'espace dans lequel baigne le récit — bar, chalet miteux, chambre morne ou ruelle crasseuse — s'harmonise avec la misère morale des personnages qui les hantent. Une fois franchie la porte de cet univers, c'est dans un monde où grouillent les passions et les désirs inassouvis que pénètre le lecteur. Il y côtoie des pères souffrant de ne pouvoir manifester leur tendresse à leurs fils, des visionnaires aux prises avec leur délire, des garçons abandonnés par leurs amants infidèles, et même des sadomasochistes, bref un monde masculin que dominant l'inceste larvé et l'homosexualité, et auquel la littérature nous convie de plus en plus souvent. De ce fait, on pourrait juger inutile d'y revenir une fois encore, à l'occasion de la paru-

tion de cet ouvrage. Mais, outre qu'il s'agit d'une première œuvre, — et il faut donner à chacun sa chance, — force est de reconnaître qu'on est ici en présence d'une voix neuve et tout compte fait assez séduisante, pour autant qu'on consente à l'écouter jusqu'au bout.

Si la technique du contrepoint est en soi assez réussie dans la première nouvelle, «Le Barman», avec de fréquentes bifurcations narratives, on n'arrive toutefois pas à s'y intéresser vraiment, sans doute parce que l'émotion ne perce pas dans ces pages où domine l'artifice d'une construction trop rationnelle. De même, «Premier Épisode» est une nouvelle qui ne décolle pas : le conflit entre Burt et Martin, dont la liaison s'étiole, ne repose pas sur un motif convaincant, et les deux amants eux-mêmes manquent d'épaisseur.

On pourrait croire, en revanche, que «Gaston», qui met en scène un jeune garçon enrhumé dans sa douce folie, constitue un beau sujet de nouvelle. Daniel Marcoux n'a cependant pas su résister au désir vaniteux d'en faire une espèce de démonstration, opposant la raison au rêve, et il a échoué, comme Gaston échoue quant il tente de s'identifier aux visionnaires de Julien Green, qui envahissent le récit comme les personnages d'un ballet burlesque.

Trois nouvelles sur six rejetées, cela pourrait suffire à disqualifier l'œuvre. Je confesse avoir été tenté de rendre le recueil au directeur de *Lettres québécoises*, mais «Cible» m'avait plu, et il me restait les deux dernières nouvelles à découvrir : «Antoine P.» et «La Nécropole sous la neige».

«Cible» et «Antoine P.» ont ceci en commun qu'elles mettent toutes deux en scène un père et un fils que l'absence d'amour a élevés l'un contre l'autre.

Enfermés dans un chalet, par un jour pluvieux, voici les protagonistes de

